DEUXIEME ANNEE
N° 8



20 FÉVRIER 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

Edg. Jacobs

Cet homme va-t-il se tuer ?... Non, car le destin l'a choisi pour inspirer un grand chef-d'œuvre littéraire. *(voir p. 15)*

TINTIN *vous parle*

Bonjour, les amis !

Peut-être avez-vous lu dans les journaux que les Indiens de l'Amazone viennent d'attaquer un petit poste de la rivière Camanauhi, au Brésil. Ce coup de main a coûté la vie à neuf personnes dont deux enfants. Sept autres Blancs y ont été plus ou moins gravement blessés.

Le communiqué ajoute que le radio-télégraphiste du fort, dès qu'il eut été averti de l'arrivée des assaillants, avait lâchement abandonné son poste sans se soucier des vies humaines qu'il mettait ainsi en péril.

Voilà un exploit bien peu glorieux, ne trouvez-vous pas ? Une âme bien née sait toujours se montrer à la hauteur des responsabilités qu'elle assume.

Et si certains individus ne se sentent pas capables d'accomplir correctement leur devoir, qu'ils aient au moins le courage de l'avouer, et qu'ils se libèrent, avant qu'il ne soit plus temps, d'une charge qui pourrait leur devenir trop lourde !

N'est-ce pas votre avis ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous, les Amis ! Voici les prescriptions du code d'honneur. Elles sont au nombre de 10 et figureront au verso de la carte de membre. Je répète que pour être valables, toutes les cartes devront porter ma signature ainsi que celle du président du club local. De plus chaque membre signera lui-même au bas du code. J'insiste sur l'importance de cette signature, car elle ne peut être apposée qu'après mûre réflexion et elle engage son auteur sans rémission.

CODE D'HONNEUR

ART. 1. — COMME AMI(E) DE TINTIN je m'engage à aider ceux qui auraient besoin de moi et à me montrer respectueux et secourable envers les personnes âgées.

ART. 2. — COMME AMI(E) DE TINTIN je mettrai mon point d'honneur à devenir ou à rester un étudiant ou un travailleur sans reproches.

ART. 3. — COMME AMI(E) DE TINTIN je m'engage à servir Dieu et ma Patrie.

ART. 4. — COMME AMI(E) DE TINTIN je serai toujours propre dans mes actes, mes paroles et mes pensées.

ART. 5. — COMME AMI(E) DE TINTIN j'écarterai le mensonge et la dissimulation.

ART. 6. — COMME AMI(E) DE TINTIN je saurai faire preuve de cran et d'énergie devant les difficultés.

ART. 7. — COMME AMI(E) DE TINTIN je resterai aimable et gai en toutes circonstances.

ART. 8. — COMME AMI(E) DE TINTIN je me garderai des gestes brutaux et des accès de colère.

ART. 9. — COMME AMI(E) DE TINTIN je ne m'approprierai jamais rien qui ne m'appartienne et je respecterai ce qu'on m'a prêté.

ART. 10. — COMME AMI(E) DE TINTIN j'obéirai en toutes circonstances à mes parents et à mes supérieurs afin d'apprendre moi-même à commander plus tard.

Certifié sur l'honneur,
SIGNATURE.

(Voir suite au bas de la colonne suivante.)

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	**Fr. B.**	**47**
Six mois	**Fr. B.**	**90**
Un an	**Fr. B.**	**175**

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

Trois mois	**fr. fr. 150**	**moins**	**fr. fr. 142**
Six mois .	**fr. fr. 290**	**5 %,**	**fr. fr. 275**
Un an . .	**fr. fr. 560**	**soit :**	**fr. fr. 530**

TINTIN. — Administration et Rédaction : 55, rue du Lombard à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

J'espère que ces règles ne vous paraîtront pas trop sévères. Je suis d'ailleurs persuadé que, tous, vous appliquez déjà ce code à votre insu, comme de chics types qui s'ignorent ! Peut-être se trouve-t-il bien un point ou l'autre dont le respect vous obligera à quelque effort de volonté, mais vous êtes capables de cela, n'est-ce-pas, les amis ? D'ailleurs, croyez-moi, je ne vous en voudrai pas trop, si de temps en temps vous infligez à ce code d'honneur une petite entorse, très légère, naturellement ! Après tout, je me méfie des petits saints trop parfaits. Il y a infiniment de mérite à se corriger d'un défaut. Mais je termine cette ennuyeuse leçon de morale. Nous n'en parlerons plus jamais. Ce ne sera plus nécessaire. D'accord? A la semaine prochaine, les amis. J'ai encore une foule de choses à vous communiquer.

Bonne poignée de mains à vous tous.

TINTIN.



MON COURRIER

JEAN-PIERRE LIEKENDAEL de Jette. — « Tintin en Russie » est épuisé ; nous ne savons pas s'il sera réédité. Amitiés.

« STAR OF TEXAS ». — Tes compliments ont été transmis au Capitaine Haddock et au Major Wings. Bien cordialement à toi !

LEON VAN DAMME, Renaix. — Merci pour tes encouragements. Hélas, il ne nous est pas possible pour le moment de faire paraître « Tintin » deux fois par semaine, mais qui sait ?... cela pourrait venir plus vite qu'on ne le croit.

R. VANDEN MEERSCHAUTTE, Wondelgem. — Les albums « Tintin » offerts comme prix au concours comprennent tous les titres actuellement en vente. Amicalement.

Y. BELLARD. — Voudriez-vous nous faire connaître votre adresse, afin que nous puissions vous répondre directement ? Bonne poignée de mains.

MAURICE MOARCH. — Je te renvoie aux numéros 13 - 14 et 15 du Journal. Cordialement à toi.

JOSE DICKENS, Saint-Josse. — Ta gentille lettre m'a fait plaisir. Impossible pour le moment de publier une seconde histoire de Cow Boy, mais nous te réservons pour bientôt une surprise agréable. Cordialement à toi.

LIONEL PUTS. Verviers. — HUBERT CLAUDE. Seneffe. — WEYDTS, Stacegem. — RAYMOND VIERENDEELS, Bruxelles. — Les albums que vous signalez seront prochainement réédités. Vous pourrez vous les procurer au Journal. Cordiale poignée de mains à vous tous !

HARRY NOLLET, Gembloux. — Envoie-nous tes devinettes; si nous avons la place nous les publierons. Bien amicalement.

GUY LOSVELD, Anvers. — Ta demande a été transmise au Capitaine Haddock. Cordialement à toi.

BEATRICE VAN DER WERVE, Boitsfort. — Adresse ton courrier pour Hergé au Journal, nous ferons suivre. Merci pour ta charade, elle est amusante. Bonne poignée de mains.

LOUISE DIDERICHE, Courcelles. — Les deux albums que tu signales seront réédités prochainement. Quant à ta remarque, elle dénote un remarquable esprit d'observation. Félicitations et amitiés.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français :
TINTIN — Paris. Boite postale 14.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU » qui sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

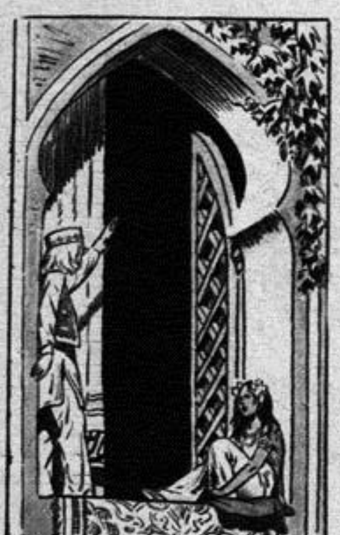
L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER











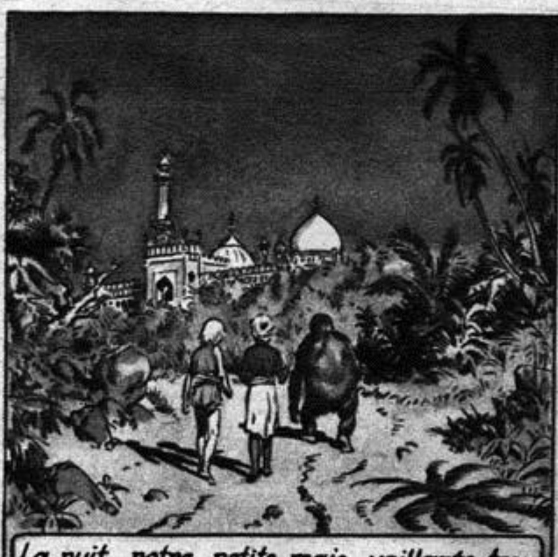


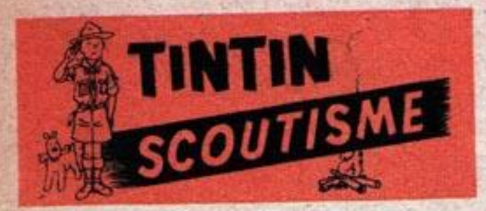












Mon cher Caméléon,

J'AI l'impression que mes précédentes chroniques t'ont donné assez de matière à bricolage pour un bout de temps. Aussi bien, si tu es d'accord, nous allons nous entretenir aujourd'hui de l'organisation de la patrouille.

B.P. déclare que s'il pouvait choisir sa place dans le mouvement, il prendrait, de préférence, celle de C.P. Ce n'est pas seulement une boutade ! Personnellement, je n'ai jamais mieux vécu mon scoutisme que du temps où j'étais chef de patrouille.

La patrouille, qu'est-ce en effet, sinon la cellule vivante, agissante de toute l'organisation ?

Pour bien te faire comprendre l'idée que je m'en fais, je vais risquer une métaphore. Tu as pu voir, il y a quelques années, de ces énormes camions militaires tirant trois ou quatre remorques. L'équipage allait bon train, demarrait, stoppait et virait avec une grande facilité. Mais que l'on décrochât la remorque, et la plus grosse partie de la caravane était immobilisée. C'est l'image d'une troupe bien organisée où le chef assume tout le boulot, d'une troupe au sein de laquelle les patrouilles, tout en demeurant des entités, puisent leur force motrice dans le C.P. Si le chef vient à manquer, elles ne savent plus où donner de la tête. On dirait qu'elles ont perdu l'esprit.

Bien des troupes, hélas ! présentent cet aspect-là. B.P. en rougirait, s'il les voyait.

Je me permets à présent une seconde métaphore. La troupe est composée d'un train de quatre jeeps alertes et vives, roulant en colonne, obéissant au chef de file, mais sachant, quand il le faut, se donner l'une à l'autre un sérieux coup de main. Ce n'est pas parce que ces quatre voitures ne sont pas jointes que la colonne marche moins bien.

Ce train de jeeps est l'illustration de la troupe où j'aimerais te voir ! Toi, C.P., tu es assis au volant. Tu connais toutes tes responsabilités et tu sais que tu pourras toujours consulter, en cas de besoin, d'excellents techniciens : tes chefs. Eux, aussi, ont suivi la route que tu suis aujourd'hui. Ils connaissent les faiblesses de la machine, les accrocs et les mésaventures qui la menacent. Ils te conseilleront. Leur rôle à eux, c'est d'organiser la caravane de manière à coordonner les efforts de chacun des pilotes de jeep.

Saisis-tu la différence entre la première et la seconde image ? Elle est aussi simple qu'essentielle. Seule la seconde conception de la patrouille permet à chacun d'assumer sa part de responsabilité.

Ne va pas t'imaginer, d'autre part, que tu conduiras parfaitement la jeep en un jour. Apprends d'abord à connaître ta voiture, sache ce dont elle est capable et ce qui dépasse ses forces.

Un jour prochain, peut-être, lorsque tu auras donné la mesure de ton pouvoir sur elle, lorsque tu auras prouvé que les situations les plus inattendues ne te prennent pas au dépourvu, ton C.P. te laissera partir seul avec ta patrouille. Ce jour-là te récompensera de tous tes efforts antérieurs et tu auras le cœur joyeux.

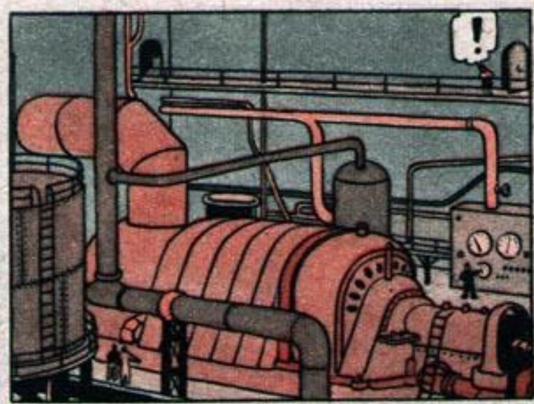
Mais ne te laisse pas griser, une fois sur la route ! Ne perds pas la boussole des yeux : La fleur de lys indique le nord.

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.





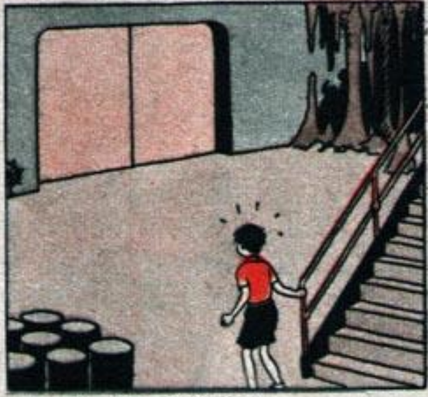
















AUJOURD'HUI, c'est pour répondre à Pierre Marchal que je vais vous parler du périscope.

Il s'agit d'un instrument permettant de voir quelque chose au-delà d'un obstacle qui normalement vous la dissimule, par exemple au dessus d'un mur. Le périscope est utilisé principalement dans les sous-marins. Vous savez que l'avantage principal du sous-marin est d'être pratiquement invisible lorsqu'il est en plongée; par contre, étant lui-même aveugle, il ne voit pas non plus le vaisseau ennemi qu'il doit attaquer par surprise. Du moins il en serait ainsi s'il n'avait pas son périscope. Le sous-marin se rapproche donc de la surface, et surmonte sa coque d'un long tube dont l'extrémité seule émerge. Naturellement, un instrument de la grosseur et de la longueur d'un bras d'homme environ, qui émerge à la surface de l'immense océan, est pratiquement invisible. C'est grâce à cet œil à coulisse, qui peut tourner pour explorer toute la surface de la mer, que le commandant du sous-marin voit sur un miroir ce qui se passe à l'extérieur de son bâtiment.

Pendant la guerre de 1914-18, vous avez entendu raconter par vos parents que les soldats vivaient dans les tranchées creusées dans la terre, à l'abri des balles ennemies. Dès qu'ils passaient la

... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko



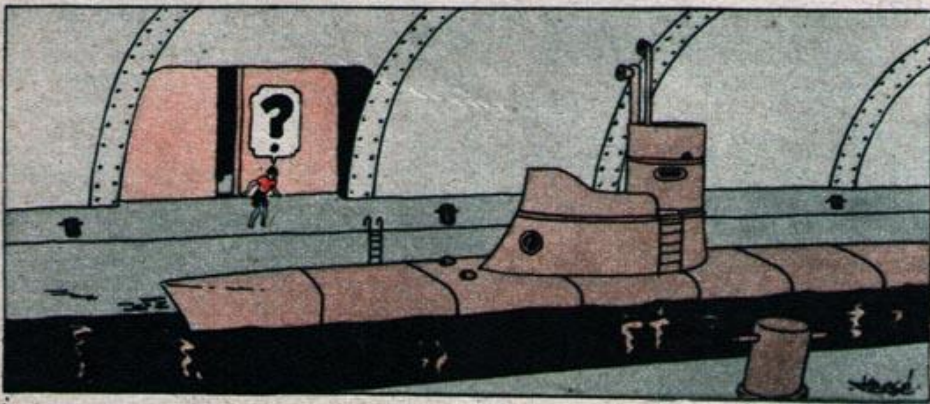












(A suivre.)

tête au dessus du parapet pour voir ce qui se passait entre les lignes, ils servaient de cibles aux mitrailleuses; c'est pourquoi on les dota un jour de petits périscopes très simples, dont je vous propose la construction.

Vous faites, avec du carton, un long



tube carré, ouvert aux deux extrémités suivant le dessin ci-dessus. En face de chaque ouverture, vous fixez un petit miroir, incliné exactement à 45 degrés; et c'est tout. Mon croquis vous fera comprendre le mode d'emploi et le fonctionnement de cet appareil merveilleux qui vous permettra, par exemple, de très bien voir un défilé alors même que, noyé dans la foule, les grandes personnes vous masqueraient complètement la vue.

Naturellement, si vous êtes très adroits, vous pouvez faire un périscope pliant, avec plusieurs tubes rentrant les uns dans les autres.

On peut même construire soi-même un télé-périscope, grossissant les objets éloignés. Je vous en reparlerai un peu plus tard si la question vous intéresse.

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DE L'AUTOMOBILE

(Suite et fin.)

BIENTOT, l'auto devint plus confortable. Un journaliste qui se rendait à Bordeaux en voiture prit à bord, aux environs de Paris, un vieillard qui avait fait « de l'auto-stop » (ça ne s'appelait pas encore ainsi, mais ça se faisait déjà).

L'octogénaire ne cacha pas combien il goûtait ce moyen de locomotion tout neuf pour lui.

— Où allez-vous, si ce n'est pas indiscret ? demanda-t-il au conducteur.

— A Bordeaux, mon brave...

— Est-ce que je ne pourrais pas vous accompagner jusque-là ?

Surpris, le journaliste toisa son vieux compagnon. Celui-ci ne paraissait pas bien riche. Il n'avait certainement que fort peu d'argent sur lui et ne serait pas capable de payer son retour en train.

— Moi je veux bien, dit-il interloqué, mais comment reviendrez-vous ?

— Oh ! à pied, en me promenant ! riposta l'octogénaire placide. J'ai le temps !



On raconte que Chiron, l'as français de l'automobile, pilotant une 200 chevaux, était tombé plusieurs fois en panne aux environs de Valence. Toujours au même endroit. Devant repasser par là une fois de plus, Chiron qui est superstitieux ne fit ni une, ni deux. A 100 mètres de l'endroit fatal, il arrêta son bolide devant une ferme, pria le fermier d'y atteler un cheval et se fit remorquer comme une vulgaire charrette de laitier. Sitôt le mauvais pas franchi, il repartit par ses propres moyens.

Quand même, quelle revanche pour la race chevaline dont un modeste représentant avait traîné derrière soi une 200 HP de course !



M. Tristan Bernard, le célèbre humoriste à la barbe assyrienne, était un excellent automobiliste. Il adorait conduire. Il n'avait qu'un tout petit travers. Dans certains moments de distraction, il confondait l'accélérateur et le frein. C'est une confusion qui peut se révéler, à l'usage, assez ennuyeuse. C'est ainsi qu'ayant un jour, à son ordinaire, mêlé sous ses semelles l'accélérateur et le frein, l'auteur de « l'anglais tel qu'on le parle » faucha d'un seul coup trois bons soldats de France. Depuis lors, M. Tristan Bernard se déplace à pied.



Le constructeur français Grégoire met au point une petite voiture dont le châssis en alpax (alliage d'aluminium) ne pèsera que 45 Kos. Lorsqu'on se trouvera devant un passage à niveau fermé, il suffira de prendre ladite voiture sur son dos, de franchir la passerelle et de se remettre en marche, d'où une sérieuse économie de temps.

En cas de collision avec un camion ou un autocar, ce qui restera de la petite voiture en alpax pourra être utilement récupéré au moyen d'une cuiller à dessert.

E. T.



LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS

> *RESUME. — Les Marsiens sont en train de conquérir la terre. Le narrateur et son compagnon, réfugiés momentanément dans la cave d'une maison, y ont été ensevelis par la chute du cinquième cylindre venu de Mars.*

QUAND l'aube devint plus claire, nous pûmes mieux distinguer, à travers la brèche du mur, le corps d'un Marsien, en sentinelle, sans doute, auprès d'un cylindre encore étincelant. A cette vue, nous nous retirâmes à quatre pattes avec toutes les précautions possibles, hors de la demi-clarté de la cuisine, dans l'obscurité de la laverie.

Brusquement, me vint à l'esprit l'exacte interprétation de ces choses.

— Le cinquième cylindre, murmurai-je, le cinquième projectile de Mars est tombé sur la maison et l'a enterrée sous ses ruines.

Un instant le vieillard garda le silence, puis il murmura :

— Dieu aie pitié de nous !

Je l'entendis bientôt pleurnicher tout seul.

A part le bruit qu'il faisait, nous étions absolument tranquilles dans la laverie. Pour ma part, j'osais à peine respirer et je restais assis, les yeux fixés sur la faible clarté qu'encadrait la porte de la cuisine. J'apercevais juste la figure du vieillard, un ovale indistinct, son faux-col et ses manchettes. Au dehors commença un martellement métallique, puis il y eut une sorte de cri violent et ensuite, après un intervalle de silence, un sifflement pareil à celui d'une machine à vapeur. Ces bruits, pour la plupart problématiques, se continuèrent par intermittences, et semblèrent devenir plus fréquents à mesure que le temps passait. Bientôt, des secousses cadencées et des vibrations, qui faisaient tout trembler autour de nous, firent sans interruption sauter et résonner la vaisselle de l'office. Une fois, la lueur fut éclipsée et le fantastique cadre de la porte de la cuisine devint absolument sombre; nous dûmes rester blottis pendant maintes heures, silencieux et tremblants, jusqu'à ce que notre attention lasse défaillit...

Enfin, je m'éveillai, très affamé. Je suis enclin à croire que la plus grande partie de la journée dut s'écouler avant que nous ne nous réveillions. Ma faim était si impérieuse qu'elle m'obligea à bouger. Je dis au vieillard que j'allais chercher de la nourriture et me dirigeai à tâtons vers l'office.

Il ne me répondit pas, mais dès que j'eus commencé à manger, le léger bruit que je faisais le décida à se remuer, et je l'entendis venir en rampant.

II

DANS LA MAISON EN RUINES

Après avoir mangé, nous regagnâmes la laverie, et je dus alors m'assoupir de nouveau, car, m'éveillant tout à coup, je me trouvai seul. Les secousses régulières continuaient avec une persistance pénible. J'appelai plusieurs fois le vieillard à voix basse et me dirigeai à la fin du côté de la cuisine. Il faisait encore jour et je l'aperçus à l'autre bout de la pièce contre la brèche triangulaire qui donnait vue sur les Marsiens. Ses épaules étaient courbées, de sorte que je ne pouvais voir sa tête.

J'entendais des bruits assez semblables à ceux de machines d'usines, et tout était ébranlé par les vibrations cadencées. A travers l'ouverture du mur, je pouvais voir la cime d'un arbre teinté d'or, et le bleu profond du ciel crépusculaire et tranquille. Pendant une minute ou deux, je restai là, regardant le vieillard, puis j'avançai pas à pas et avec d'extrêmes précautions au milieu des débris de vaisselle qui encombraient le plancher.

Je touchai la jambe du vieillard et il tressaillit si violemment qu'un fragment de la muraille se détacha et tomba au dehors avec fracas. Je lui saisis le bras, craignant qu'il ne se mît à crier, et pendant un long moment nous demeurâmes terrés là, immobiles. Puis je me retournai pour voir ce qui restait de notre rempart. Le plâtre, en se détachant, avait ouvert une fente verticale dans les décombres et, me soulevant avec précaution contre une poutre, je pouvais voir par cette brèche ce qu'était devenue la tranquille route suburbaine de la veille. Combien vaste était le changement que nous pouvions ainsi contempler !



Je pouvais voir par cette brèche...

Le cinquième cylindre avait dû tomber au plein milieu de la maison que nous avions d'abord visitée. Le bâtiment avait disparu, complètement écrasé, pulvérisé et dispersé par le choc. Le cylindre s'était enfoncé plus profondément que les fondations, dans un trou beaucoup plus grand que celui que j'avais vu à Woking. Le sol avait éclaboussé, de tous les côtés, sous cette terrible chute — « éclaboussé » est le seul mot — des énormes tas de terre qui cachaient les maisons voisines. Il s'était comporté exactement comme de la boue sous un violent coup de marteau. Notre maison s'était écroulée en arrière; la façade, même celle du rez-de-chaussée, avait été complètement détruite; par hasard, la cuisine et la laverie avaient échappé et étaient enterrées sous la terre et les décombres; nous étions enfermés de toutes parts sous des tonnes de terre, sauf du côté du cylindre; nous nous trouvions donc exactement sur le bord du grand trou circulaire que les Marsiens étaient occupés à faire; les sons sourds et réguliers que nous entendions venaient évidemment de derrière nous et, de temps en temps, une brillante vapeur grise montait comme un voile devant l'ouverture de notre cachette.

Au centre du trou, le cylindre était déjà ouvert; sur le bord opposé, parmi la terre, le gravier et les arbustes brisés, l'une des grandes machines de combat des Marsiens, abandonnée par son occupant, se tenait debout, raide et géante, contre le ciel du soir. Bien que, pour plus de commodité, je les aie décrits en premier lieu, je n'aperçus d'abord presque rien du trou ni du cylindre; mon attention fut absorbée par un extraordinaire et scintillant mécanisme que je voyais à l'œuvre au fond de l'excavation, et par les étranges créatures qui rampaient péniblement et lentement sur les tas de terre.

Le mécanisme, certainement, frappa d'abord ma curiosité. C'était l'un de ces systèmes compliqués, qu'on a appelés depuis Mains-Machines, et dont l'étude a donné déjà une si puissante impulsion au développement de la mécanique terrestre. Telle qu'elle m'apparut, elle présentait l'aspect d'une sorte d'araignée métallique avec cinq jambes articulées et agiles, ayant autour de son corps un nombre extraordinaire de barres, de leviers articulés, et de tentacules qui touchaient et prenaient. La plupart de ses bras étaient repliés, mais avec trois longs tentacules elle attrapait des tringles, des plaques, des barres qui garnissaient le couvercle et apparemment renforçaient les parois du cylindre. A mesure que les tentacules les prenaient, tous ces objets étaient déposés sur un tertre aplani.

Le mouvement de la machine était si rapide, si complexe et si parfait que, malgré les reflets métalliques, je ne pus croire au premier abord que ce fût un mécanisme. Les engins de combat étaient coordonnés et animés à un degré extraordinaire, mais rien en comparaison de ceci. Ceux qui n'ont pas vu ces constructions, et n'ont pour se renseigner que les imaginations inexactes de témoins oculaires, peuvent difficilement se faire une idée de l'impression d'organismes vivants qu'elles donnaient.

Je me rappelle les illustrations de l'une des premières brochures qui prétendaient donner un récit complet de la guerre. Evidemment, l'artiste n'avait fait qu'une étude hâtive des machines de combat et à cela se bornait sa connaissance de la mécanique marsienne. Il avait représenté des tripodes raides, sans aucune flexibilité ni souplesse, avec une monotomie d'effet absolument trompeuse. La brochure qui contenait ces renseignements eut une vogue considérable et je ne la mentionne ici que pour mettre le lecteur en garde contre l'impression qu'il en peut garder. Tout cela ne ressemblait pas plus aux Marsiens que je vis à l'œuvre qu'un poupard de carton ne ressemble à

un être humain. A mon avis, la brochure eût été bien meilleure sans ces illustrations.

D'abord, ai-je dit, la Machine à Mains ne me donna pas l'impression d'un mécanisme, mais plutôt d'une créature assez semblable à un crabe, avec un tégument étincelant, qui était le Marsien, actionnant et contrôlant les mouvements de ses membres multiples au moyen de ces délicats tentacules, et semblant être, simplement, l'équivalent de la partie cérébrale du crabe. Je perçus alors la ressemblance de son tégument gris-brun, brillant, ayant l'aspect du cuir, avec celui des autres corps rampants environnants et la véritable nature de cet adroit ouvrier m'apparut sous son vrai jour. Après cette découverte, mon intérêt se porta vers les autres créatures, — les Marsiens réels. J'avais eu d'eux, déjà, une impression passagère, et la nausée que j'avais ressentie alors ne revint pas troubler mon observation. D'ailleurs, j'étais bien caché et immobile, sans aucune nécessité de bouger.

Je voyais maintenant que c'étaient les créatures les moins terrestres qu'il soit possible de concevoir. Ils étaient formés d'un grand corps rond, ou plutôt d'une grande tête ronde d'environ quatre pieds de diamètre et pourvue d'une figure. Cette face n'avait pas de narines — à vrai dire les Marsiens ne semblent pas avoir été doués d'odorat — mais possédaient deux grands yeux sombres, immédiatement au-dessous desquels se trouvait une sorte de bec cartilagineux. Derrière cette tête ou ce corps — car je ne sais vraiment lequel de ces deux termes employer — était une seule surface tympanique tendue, qu'on a su depuis être anatomiquement une oreille, encore qu'elle dût leur être entièrement inutile dans notre atmosphère trop dense. En groupe autour de la bouche, seize tentacules minces, presque des lanières, étaient disposés en deux faisceaux de huit chacun. Depuis lors, avec assez de justesse, le professeur Stowes, le distingué anatomiste, a nommé ces deux faisceaux des *mains*. La première fois, même, que j'aperçus les Marsiens, ils paraissaient s'efforcer de se soulever sur ces mains, mais cela leur était naturellement impossible à cause de l'accroissement de poids dû aux conditions terrestres. On peut avec raison supposer que, dans la planète Mars, ils se meuvent sur ces mains avec facilité.

Leur anatomie interne, comme la dissection l'a démontré depuis, était également simple. La partie la plus importante de leur structure était le cerveau qui envoyait aux yeux, à l'oreille et aux tentacules tactiles des nerfs énormes. Ils avaient, de plus, des poumons complexes, dans lesquels la bouche s'ouvrait immédiatement, ainsi que le cœur et ses vaisseaux. La gêne pulmonaire que leur causaient la pesanteur et la densité plus grande de l'atmosphère n'était que trop évidente aux mouvements convulsifs de leur enveloppe extérieure.

A cela se bornait l'ensemble des organes d'un Marsien. Aussi étrange que cela puisse paraître à un être humain, tout le complexe appareil digestif, qui constitue la plus grande partie de notre corps, n'existait pas chez les Marsiens. Ils étaient des têtes, rien que des têtes. Dépourvus d'entrailles, ils ne mangeaient pas et digéraient encore moins. Au lieu de cela, ils prenaient le sang frais d'autres créatures vivantes et se *l'injectaient* dans leurs propres veines.

Les avantages physiologiques de ce procédé d'injection sont indéniables, si l'on pense à l'énorme perte de temps et d'énergie humaine qu'occasionne la nécessité de manger et de digérer. Nos corps sont en



Je ne pus croire au premier abord que ce fût un mécanisme...

grande partie composés de glandes, de tubes et d'organes occupés sans cesse à convertir en sang une nourriture hétérogène. Les opérations digestives et leur réaction sur le système nerveux sapent notre force et tourmentent notre esprit. Les hommes sont heureux ou misérables selon qu'ils ont le foie plus ou moins bien portant ou des glandes gastriques plus ou moins saines. Mais les Marsiens échappaient à ces fluctuations organiques des sentiments et des émotions.

En deux autres points, leur physiologie différait étrangement de la nôtre. Leurs organismes ne dormaient jamais, pas plus que ne dort le cœur de l'homme Puisqu'ils n'avaient aucun vaste mécanisme musculaire à récupérer, ils ignoraient le périodique retour du sommeil. Ils ne devaient ressentir, semble-t-il que peu ou pas de fatigue. Sur la terre, ils ne purent jamais se mouvoir sans de grands efforts et cependant ils conservèrent jusqu'au bout leur activité. En vingt-quatre heures ils fournissaient vingt-quatre heures de travail, comme c'est peut-être le cas ici-bas avec les fourmis.

Le deuxième point saillant par lequel le système vital de ces créatures différait du nôtre pouvait être regardé comme un détail trivial et sans importance. Les micro-organismes, qui causent, sur terre, tant de maladies et de souffrances, étaient inconnus sur la planète Mars, soit qu'ils n'y aient jamais paru, soit que la science et l'hygiène marsienne les aient éliminés depuis des âges. Des centaines de maladies, toutes les fièvres et toutes les contagions de la vie humaine, la tuberculose, les cancers, les tumeurs et autres états morbides n'intervinrent jamais dans leur existence et puisqu'il s'agit ici des différences entre la vie à la surface de la planète Mars et la vie terrestre, je puis dire un mot des curieuses conjectures faites au sujet de l'Herbe Rouge.

Apparemment, le règne végétal dans Mars, au lieu d'avoir le vert pour couleur dominante, est d'une vive teinte rouge-sang. En tous cas, les semences que les Marsiens — intentionnellement ou accidentellement — apportèrent avec eux donnèrent toujours naissance à des pousses rougeâtres. Seule pourtant, la plante connue sous le nom d'Herbe Rouge réussit à entrer en compétition avec les végétations terrestres.

La variété rampante n'eut qu'une existence transitoire et peu de gens l'ont vue croître. Néanmoins, pendant un certain temps, l'Herbe Rouge crût avec une vigueur et une luxuriance surprenantes. Le troisième ou quatrième jour de notre emprisonnement, elle avait envahi tout le talus du trou et ses tiges, qui ressemblaient à celles du cactus, formaient une frange carminée autour de notre lucarne triangulaire. Plus tard, je la trouvai dans toute la contrée et particulièrement aux endroits où coulait quelque cours d'eau.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ



































(A suivre.)

L'HISTOIRE D'ALI COGIA

CONTE ARABE

ED. JACOBS

SOUS le règne du calife Haroun-al-Raschid, il y avait à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia.

Depuis longtemps, Ali Cogia désirait s'acquitter du pèlerinage à la Mecque auquel sont tenus tous les bons Musulmans. Un jour, il prit une grande résolution et pour se mettre en état d'accomplir son devoir dans l'année en cours, il vendit ses meubles, sa boutique et ses marchandises. Après avoir mis à part l'argent qu'il jugeait à propos d'emporter avec lui, il choisit un vase d'une capacité convenable, y mit les mille pièces d'or qu'il possédait encore, et acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase, il le porta chez un marchand de ses amis et lui dit : « Mon frère, vous n'ignorez pas que, dans peu de jours je pars, comme pélerin de la Mecque, avec la caravane. Je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici, et de me le conserver jusqu'à mon retour. »

Le marchand lui répondit obligeamment : « Tenez, voilà la clef de mon magasin; portez-y vous même votre vase et mettez-le où il vous plaira. Je vous promets que vous l'y retrouverez. »

Rassuré sur le sort de son bien, Ali Cogia partit avec la caravane. Mais après avoir accompli le pélerinage sacré, l'envie le prit de voir le monde. Il se dirigea vers l'Egypte, puis remonta sur Damas, Alep et enfin Mossoul où il rencontra des marchands qui le convièrent à visiter Ispahan et Chiraz. De la sorte, en comptant le séjour qu'il avait fait dans chaque ville, il y avait bientôt sept ans qu'Ali Cogia était parti de Bagdad, quand enfin il résolut d'en reprendre le chemin.

Dans le temps qu'il était en chemin avec une caravane partie de Chiraz, on en vint à parler d'olives à la table du marchand auquel il avait confié son précieux vase.

— A propos d'olives, dit cet homme, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque, il y a sept ans. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti ? Il est vrai qu'au retour de la caravane quelqu'un m'a dit qu'il avait passé en Egypte. Il faut qu'il soit mort puisqu'il n'est pas revenu depuis tant d'années. Nous pouvons désormais manger les olives si elles sont bonnes !

— Mon mari, reprit sa femme, gardez-vous bien, au nom de Dieu, de commettre une action si noire. Vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Quelle infamie ne serait-ce pas pour vous et pour votre famille si Ali Cogia revenait demain et que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même état et tel qu'il vous l'a confié ?

La femme ne tint un tel discours à son mari que parce qu'elle lisait l'obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils. Il se leva et il alla à son magasin avec de la lumière et un plat. Lorsqu'il fut arrivé, il prit le vase, le découvrit et vit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous était aussi gâté que le dessus, il le versa dans un plat, et, de la secousse, quelques pièces d'or tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide, regarda dans le vase et aperçut qu'il avait versé presque toutes les olives dans le plat et que le reste était tout or en belle monnaie. Il remit dans le vase ce qu'il avait versé d'olives, le recouvrit et revint.

— Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison. Les olives sont pourries, et j'ai rebouché le vase de manière qu'Ali Cogia ne s'aperçoive pas que j'y ai touché.

Il passa la nuit suivante à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia et à faire en sorte qu'il lui demeurât, si Ali revenait et lui demandait le vase. Le lendemain de grand matin, il s'en fut acheter des olives de l'année; il revint, jeta les vieilles olives du vase d'Ali Cogia, en prit l'or et le mit en sûreté; et, après l'avoir rempli des olives qu'il venait d'acheter, il le recouvrit du même couvercle et le remit à la place où Ali Cogia l'avait mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche, Ali Cogia revint à Bagdad. Il alla trouver son ami et le pria de vouloir bien lui rendre le vase d'olives qu'il avait confié à sa garde.

Mais, lorsque le pélerin fut revenu chez lui et qu'il eut découvert l'effroyable transmutation, il demeura immobile d'étonnement. Puis, élevant les mains et les yeux au ciel : « Est-il possible, s'écria-t-il qu'un homme que je regardais comme un bon ami m'ait fait une infidélité si insigne ? »

Alarmé par la crainte d'avoir fait une perte considérable, il retourna chez le marchand : « Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je revienne sur mes pas. J'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives pour celui que j'avais mis dans votre magasin. Mais avec les olives j'avais placé mille pièces d'or que je ne trouve pas...

— Ali Cogia, mon ami, répondit le marchand, quand vous m'avez apporté votre vase, y ai-je touché ? Ne vous ai-je pas donné la clef du magasin ? Ne l'y avez-vous pas porté vous-même, et ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis ? Si vous y aviez placé de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Voilà tout ce que je sais... »

Outré d'un tel procédé, Ali Cogia amena le marchand devant le tribunal du cadi. Il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or. Le cadi lui demanda s'il avait des témoins. Il répondit que c'était une précaution qu'il n'avait pas prise parce qu'il avait cru que son ami était un honnête homme.

Le marchand répondit qu'il était prêt à affirmer sur serment qu'il n'avait jamais eu connaissance que le vase renfermât mille pièces d'or. Le cadi lui déféra le serment; après quoi, il le renvoya absous.

Ali Cogia protesta contre ce jugement en déclarant qu'il porterait sa plainte au calife.

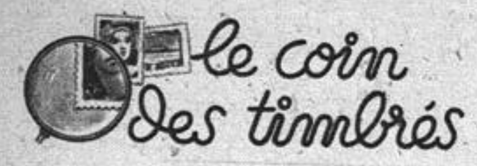
Pendant que le marchand retournait chez lui, en triomphant d'Ali Cogia avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, le pauvre dupé alla dresser un placet et, dès le lendemain, il se mit dans la rue; au moment où le calife passait, il éleva le bras en tenant sa requête à la main. Un officier, chargé de cette fonction, qui marchait devant le calife, vint le prendre pour le donner au souverain.

Comme Ali Cogia savait que la coutume du calife Haroun-al-Raschid, en rentrant dans son palais, était de lire lui-même les placets qu'on lui présentait de la sorte, il suivit la marche, entra au palais et attendit que l'officier sortit de l'appartement du souverain. Il apprit bientôt que le calife ayant lu son placet, daignait lui marquer l'heure à laquelle il lui donnerait audience le lendemain.

Le soir même, le calife et le grand vizir Giafar, l'un et l'autre déguisés, allèrent faire une tournée dans la ville. En passant par une rue, le prince entendit du bruit...

(Suite et fin fin dans le prochain numéro.)





LES BELLES LEGENDES

GENEVIEVE DE BRABANT

NOUS sommes au temps des croisades. Les seigneurs chrétiens participent tous à ce mouvement splendide dont le but est de délivrer le Saint-Sépulcre des mains des infidèles. C'est ainsi que Siegfried de Trèves partit, lui aussi, dans une de ces expéditions. Il laissait au château sa sainte et pieuse femme Geneviève sous la garde d'un intendant nommé Golo. Celui-ci, homme sans scrupule, attendit que son maître fût loin et se proposa de mettre tout en œuvre pour que Geneviève devînt sa femme, en lui faisant croire que Siegfried ne reviendrait jamais. Il perdit son temps, car il se trouvait aux prises avec une mère fidèle. Oui, une mère ! Peu de temps après le départ de son mari, Geneviève avait mis au monde un fils appelé Bénoni. Les années passèrent, le seigneur revint dans son manoir. Golo, le traître, accusa la digne femme d'infidélité. De ce fait, elle fut condamnée à mort et conduite avec son fils dans une vaste forêt où l'on devait les tuer. Mais, les bourreaux eurent pitié et ils épargnèrent les victimes en les abandonnant dans une caverne où ils vécurent durant de longues années. L'enfant était nourri par une biche compatissante. Dieu veillait sur eux. Un jour, Geneviève rencontra fortuitement son mari qui chassait. Elle parvint à le convaincre de son innocence et put ainsi rentrer au château avec son enfant. L'odieux Golo fut condamné à être écartelé.

Un magnifique timbre de la série des légendes belges nous rappelle cette belle légende. C'est le numéro 658.

FR. DEPIENNE.



☆ MELI-MELO ☆



LE SAVIEZ-VOUS ?...

LE petit mot ZUT a l'honneur d'être aujourd'hui le dernier mot du dictionnaire de l'Academie Française.

C'est en 1816 qu'il fut employé pour la première fois. On raconte qu'une jeune italienne, élève du conservatoire de Paris, persistait malgré les recommandations de son professeur, à dire, pour désigner la 1re note de la gamme, DO au lieu de UT. A la fin le professeur se fâcha.

— Je ne veux plus de DO, s'écria-t-il. DiteS UT.

Alors la jeune fille exaspérée, jeta ses cahiers de musique, en criant :

— Eh bien, ZUT !

Le mot fit fortune.



QUAND Stéphenson, le grand inventeur anglais, voulut faire les essais de sa locomotive à vapeur, il dut se faire accompagner par un champion de lutte afin de protéger son matériel que les paysans furieux voulaient détruire. Il se trouvait en effet, à cette époque, des autorités médicales pour soutenir que l'air serait empoisonné par la machine, que les oiseaux mourraient suffoqués, et que, dans les tunnels, les voyageurs seraient asphyxiés...



NOS PETITS PROBLEMES

UN escargot se trouve au pied d'un mur de 30 mètres de haut. S'il en gravit 3 m. par jour, chaque nuit en revanche, il descend de 2 m.

Dans combien de temps l'escargot aura-t-il atteint le sommet du mur ?

Vous trouverez la solution de ce petit problème dans le prochain numéro de Tintin.



notre GRAND CONCOURS

ET voici, chers Amis, les résultats de la deuxième épreuve qui nous ont permis, une fois de plus, d'apprécier la perspicacité des concurrents.

En effet, la pale du poteau indiquant la ville de Tirlemont comportait une erreur de kilométrage. Presque tous, vous avez rectifié de vous-mêmes, et vous ne vous êtes pas laissés « attraper ».

Quant à ceux de nos amis qui ont indiqué dans leurs réponses une localité voisine de Jodoigne, ils n'ont naturellement pas été déclassés.

Ajoutons encore que la première question exigeait de reconstituer l'orientation des pales du poteau et qu'un grand nombre de participants au concours ont omis d'indiquer cette orientation **par rapport à la Rose des vents.**

Voici donc la réponse à la deuxième question:

Nord : TIRLEMONT

Sud-Est : HANNUT

Sud-Ouest : GEMBLOUX

Ouest : WAVRE.

25 points ont été attribués à cette question.

Quand à la ville où s'est produit l'accident, il s'agit évidemment de JODOIGNE.

Cette deuxième question a été comptée sur 10 points, soit un total de 35 points pour la deuxième épreuve.

Vu le grand nombre de concurrents ayant obtenu le maximum des points nous ne publierons cette semaine aucune liste de lauréats.

REMARQUE IMPORTANTE :

Plusieurs participants ont oublié d'indiquer dans leur envoi leur nom et leur adresse. Ils on dû, conformément au règlement être déclassés.

D'autre part, quelques retardataires ont adressé leur réponse après la date de forclusion. Nous avons toutefois admis les réponses de ceux qui nous ont présenté une justification valable de leur retard.

Nous publierons, après les résultats de la 6e épreuve, la liste des lauréats ayant remporté un prix.

Il nous est malheureusement impossible, faute de place de donner la liste intégrale de tous les concurrents; une telle liste comporterait, en effet, plus de 10.000 noms (nous disons bien DIX MILLE).

Que tous nos amis qui n'ont pas réussi cette fois, se consolent ! Nous recommencerons plus tard un autre grand concours.

A la semaine prochaine, chers Amis, les résultats de la troisième épreuve.

Nous vous rappelons encore que le premier prix du présent concours consiste en un poste de radio américain HOWARD, offert par les Usines STAAR à Bruxelles.

LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "Côte d'Or"



En apprenant que le roi BONBON avait refusé sa demande en mariage, S. M. PINCEVINASSE entra dans une violente colère,



et, appelant AIGREFIN, son homme à tout faire, il lui ordonna d'aller incontinent enlever la récalcitrante princesse PRALINE.



Sans se faire prier, AIGREFIN se rendit aussitôt au château du roi BONBON, accompagné de deux de ses sbires. Se glissant jusqu'au mur...



les trois coquins, profitant de la nuit, s'introduisirent dans le parc, faisant se fermer les fleurs et se taire les oiseaux.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY





SE VOYANT PRISONNIER, BURGONS TRAITE DE SA RANÇON.



LE ROI YON VEUT PARTAGER AVEC RENAUD, MAIS CELUI-CI REFUSE.



LES QUATRE FRERES ET MAUGIS L'IMITENT.



CE TRAIT DE CHEVALERIE PLAIT AU ROI.



... MAIS RENAUD A ETE REMERCIE PAR DAMOISELLE CLAIRE, LA SŒUR DU ROI YON.





ET, PEU APRES, RENAUD EPOUSE DAMOISELLE CLAIRE.



AU COURS D'UNE PARTIE DE CHASSE, RENAUD DECOUVRE UN LIEU PROPRE A ETRE FORTIFIE.



LE ROI ACQUIESCE VOLONTIERS A LA DEMANDE DE RENAUD.

(A suivre.)



JEAN-PIERRE et MICHEL, Braine-l'Alleud. — Lorsque l'on dispose le planeur en appui sur deux doigts, à l'endroit du longeron principal de l'aile, il doit se tenir en équilibre, en ligne de vol, c'est-à-dire très légèrement penché vers l'avant comme quand il plane. Puis on fait un réglage plus précis en lançant le planeur de la main, dans une prairie (de manière à éviter la casse en cas de chutes inévitables). Il ne faut pas le lancer brutalement en l'air, mais plutôt lui donner, horizontalement, une vitesse correspondante à sa vitesse de vol; après quelques essais, on y arrive. Si, régulièrement, le planeur pique du nez vers le sol, c'est qu'il est trop lourd de l'avant; il faut alors, soit enlever un peu de poids s'il contient une boîte à lest avec de la grenaille de plomb, soit avancer un peu l'aile sur le fuselage, si ce réglage est possible. Si, au contraire, le planeur a tendance à monter puis s'arrête et retombe, il est en perte de vitesse parce que trop lourd à l'arrière; il faut donc faire le contraire de ce que je viens de dire : soit remettre du poids à l'avant, soit reculer l'aile. Quand le planeur sera parfaitement réglé, il ira, à chaque coup, atterrir doucement sur l'herbe à plusieurs mètres de vous.

Carlo DU BOIS, Tournai. — Tu as pu voir, dans le nº 16 de « Tintin », l'explication de ta première demande. Quant à la solidité des ailes d'avions, elle est éprouvée sérieusement par les constructeurs qui exigent qu'elles soient capables de supporter des efforts dix fois supérieurs à ceux qui leur seront imposés en vol. Il arrive pourtant, mais rarement, que des ailes se cassent en l'air.

Guy FERIER, Uccle. — Je te félicite vivement pour ton magnifique dessin et ton modèle réduit du « Rapid Rocket ». Tu as réinventé un type d'avion qui est très peu employé, mais qui se caractérise par une grande stabilité et une sécurité remarquable, le tandem. Un avion français de tourisme est ainsi construit : le Taupin.

J.-P. VANDEN HOVE, Bruxelles. — Vois la première réponse de ce courrier.

J.-C. AZOENE, Lessines. — Reporte-toi aux « Propos » du nº 16 de « Tintin ». Le « Golden Rocket », au lieu d'être tiré par une hélice, est poussé par un puissant moteur à réaction, et il vole comme tous les autres avions.

Etienne ANNE, Huy. — Au moment où le bombardier lâche une grosse bombe, se trouvant brusquement allégé de plusieurs tonnes, il est brutalement aspiré vers le haut et exécute un bond énorme.

Henry LOODTS, Soignies. — Tu trouveras toute la documentation désirée dans les librairies spécialisées.

MEMPHIS BELL, Evere. — La grande aviation n'est pas normalement à la portée de nos amis, parce qu'un avion coûte fort cher et ne peut être confié à un très jeune homme; il ne leur reste que la possibilité de voyager en avion sur les lignes commerciales. En temps de guerre, il est relativement facile de devenir pilote militaire; mais en temps de paix, il y a beaucoup de demandes et les conditions exigées sont beaucoup plus sévères. Effectivement, il faut être fort en mathématiques. Par contre, pour obtenir son brevet de pilote de tourisme, il suffit d'avoir une santé normale, de bon réflexes.. et, actuellement, une bonne vingtaine de milliers de francs.

Willy SMETS, Bruxelles. — Pour le réglage de ton planeur, vois la première réponse de cette page. Pour le lancement, il existe plusieurs méthodes, dont la première est le lancement-main, décrit plus haut; en terrain plat, les résultats sont insignifiants; par contre, en terrain montagneux, on pratique normalement ce lancement, du haut d'une crête, ce qui donne des vols intéressants et instructifs.

On a pratiqué, au début, le lancement au sandow, c'est-à-dire à l'aide d'un fil de caoutchouc de plusieurs mètres de long; les deux bouts du sandow sont attachés à des piquets ou tenus par des aides, le lanceur accroche le planeur au milieu qui, lancé brusquement en avant, prend de la hauteur. Ce système n'est guère intéressant, parce que la vitesse de départ du planeur est trop grande, de sorte que, pour éviter qu'il ne se retourne, on doit lui donner un réglage peu favorable à un bon plané; de plus, il est lâché par le sandow à quelques mètres seulement de la terre.

On préfère généralement le lancement au câble, comme pour un vulgaire cerf-volant, mais avec une petite variante. Le câble utilisé, très solide et léger, peut avoir jusqu'à 200 mètres de long; il se termine par un mètre environ d'élastique résistant, destiné à absorber les chocs dus aux coups de vent brusques et, enfin, par un anneau métallique. Cet anneau est accroché au crochet du planeur et le lancement se fait comme pour le cerf-volant. Quand le planeur arrivera à peu près au-dessus de vous, à une grande hauteur, et si vous avez de l'expérience, vous ferez en sorte que l'anneau se décroche et que le planeur commence son vol plané. Le lancement au câble possède plusieurs variantes dont nous aurons l'occasion de reparler un peu plus tard, et qui exigent un certain entraînement.

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE

HERGÉ

DIRIGEABLE « ZEPPELIN III » (1906). — Ce dirigeable avait une longueur de 136 m., un diamètre de 13 m., des gouvernails d'altitude en quatre groupes de quatre plans superposés fixés au ballon et des gouvernails de direction en groupe de trois plans placés derrière entre les plans d'empennage. Le « Zeppelin » possédait une ossature intérieure en aluminium et son squelette contenait lui-même dix-sept ballons cylindriques én étoffe caoutchoutée disposés dans des alvéoles. Il effectua sa première sortie le 9 octobre 1906 et atteignit la vitesse de 54 km. à l'heure.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC































(A suivre.)



L'ETONNANTE AVENTURE D'ALEXANDRE SELKIRK

C'ETAIT le 2 février 1709. Le capitaine Woodes Rogers, qui avait jeté l'ancre aux abords de l'île Juan Fernandez, attendait avec impatience le retour de ceux de ses hommes qu'il avait envoyés à terre.

Au vrai, le capitaine Rogers n'avait rien à faire en ce point perdu de l'Océan Pacifique, situé à 700 km. de la côte la plus proche : celle du Chili. Ce qui l'avait intrigué, c'est qu'il avait aperçu de la haute mer, une nuit, la tache lumineuse d'un feu brûlant dans les ténèbres, alors que l'île avait la réputation d'être déserte.

Lorsque l'embarcation revint, elle ramenait un personnage chevelu et barbu couvert de peaux de chèvres grossièrement assemblées. L'homme, qui s'exprimait avec d'énormes difficultés, déclara qu'il était Anglais, que son nom était Alexandre Selkirk, et que, contremaître à bord du « Cinq-Ports » commandé par le capitaine Stradling, il avait, à la suite de certains démêlés, été débarqué sur l'île Juan Fernandez, quatre ans et quatre mois auparavant !

Selkirk, déshabitué de parler depuis si longtemps, raconta, bribe par bribe, son étonnante mésaventure, tout en reprenant graduellement ses habitudes de civilisé.

On apprit ainsi qu'il avait été abandonné à Juan Fernandez, loin du continent américain et en dehors de la route ordinaire des navires, avec ses habits de rechange, son hamac, son fusil, une livre de poudre, quelques balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, quelques instruments et livres de marine, des recueils de prières et une Bible.

Lorsqu'il avait vu décroître et disparaître à l'horizon les voiles du « Cinq-Ports », il avait été affreusement accablé par le sentiment de sa solitude.

Cependant, ayant compris que le désespoir était son pire ennemi, il s'était mis incontinent au travail, décidé à tout pour survivre dans les meilleures conditions.

Il commença d'abord par construire deux cabanes avec des troncs d'arbres à piment, les couvrant d'un toit d'herbes sèches et les tendant intérieurement de peaux de chèvres. Il tuait facilement de ces animaux qui, heureusement, pullulaient dans l'île. Tant que dura sa livre de poudre, leur viande fut son unique aliment, et il se procurait du feu en frottant vigoureusement deux bâtons entre ses genoux.

Dans la plus petite des cabanes, située à quelque distance de l'autre, il apprêtait sa nourriture; dans la plus grande, il dormait, lisait, chantait des psaumes et priait, meilleur chrétien qu'il ne l'avait jamais été.

L'arbre à piment, qui fait un feu clair, lui servait en même temps à se chauffer et à s'éclairer, et son odeur balsamique le réjouissait.

Au début, il ne mangeait que lorsque le besoin s'en faisait sentir, tant à cause du chagrin que du manque de sel et de pain. Il n'aimait guère le poisson qui lui semblait fade. Par contre, il capturait d'énormes écrevisses qu'il consommait bouillies ou grillées. C'était aussi de ces deux façons qu'il préparait la viande de chèvre, qui lui donnait un excellent bouillon. Il comptait avoir tué environ cinq cents de ces animaux durant son épreuve !

Lorsque sa provision de poudre fut épuisée, il s'habitua à les prendre à la course.

Un jour, au cours d'une de ces poursuites effrénées, il ne vit pas un précipice, dans lequel il tomba lourdement. Il ne revint à lui que vingt-quatre heures plus tard. La chèvre gisait morte à ses côtés. Il eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'à sa cabane, qui se trouvait à plus de deux mille pas de là, et il y resta dix jours entiers, sans bouger, anéanti...

Au bout de quelque temps, il s'habitua au manque de sel, auquel il obvia d'ailleurs en utilisant le fruit du myrte, piment communément appelé poivre de la Jamaïque. Il put aussi varier son ordinaire en récoltant des navets, semés par des marins de passage dans l'île.

Ses souliers ne tardèrent pas à s'user, ainsi que ses habits; mais ses pieds devinrent si durs, qu'il pouvait marcher partout sans être le moins du monde incommodé. Il eut même, par la suite beaucoup de peine à s'habituer à remettre des chaussures.

Il fut très tourmenté durant les premiers temps par les chats et par les rats. Ces animaux, introduits par les équipages venus faire de l'eau et du bois, s'étaient fantastiquement multipliés. Les rats s'attaquaient à ses vêtements et même à ses pieds durant son sommeil ! Il eut l'idée de jeter de la viande aux chats, qui devinrent très familiers et le débarrassèrent des odieux rongeurs. Pour se distraire, il dressa quelques chevreaux et même des chats, qu'il faisait danser au battement de ses mains !

Quand ses habits furent tombés en lambeaux, il se fit un bonnet et une casaque, qu'il cousit au moyen d'un clou et de fils tirés de ses vieilles hardes.

Lorsque son couteau fut complètement hors d'usage, il le remplaça en façonnant, à l'aide d'une pierre, des cercles de tonneaux ramassés sur la grève. Comme il avait un peu de toile, il put se confectionner de grossières chemises.

Durant son séjour dans l'île, il avait vu passer plusieurs navires, dont deux seulement avaient jeté l'ancre. Comme ils étaient espagnols, il s'était caché, de crainte d'être tué ou capturé pour être astreint au travail forcé dans les mines. Une fois, on lui avait donné la chasse et il avait été forcé de se réfugier dans un arbre pour dépister ses poursuivants.

★

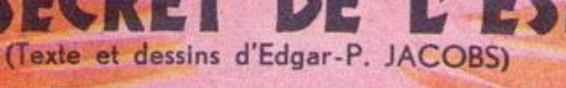
Comme Alexandre Selkirk était un excellent marin, le capitaine Woodes Rogers l'engagea à son bord et, à son retour en Angleterre, en 1711, cet officier publia la page de son histoire de bord qui relatait cette remarquable histoire.

Hé bien ! mes amis, faut-il vous dire le reste, et tout ceci ne vous rappelle-t-il rien ? Ce personnage solitaire dans son île écartée, vivant du travail de ses mains, soutenu par son courage et sa confiance en Dieu ?... Robinson, voyons ! L'immortel Robinson Crusoë, que Daniel de Foë, le génial écrivain anglais, créa en s'inspirant de la relation du capitaine Woodes Rogers, en lui donnant la vie de l'art.

Ainsi, « Robinson Crusoë », ce livre universellement connu, est né d'une sorte de « faits-divers » maritime, duquel Daniel de Foë a su tirer une morale qui intéresse et intéressera toujours tous les hommes !

LE SECRET DE L'ESPADON





(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)





ILS MARCHENT DEPUIS UNE HEURE, QUAND SOUDAIN, AU LOIN SUR LA PISTE...

— REGARDEZ, UN CAMION !









— LE CAPITAINE BLAKE ET LE PROFESSEUR SONT MORTS. NOUS SOMMES LES SEULS SURVIVANTS... MON NOM EST MORGAN.

— QUI DE VOUS EST BLAKE ? ET QUI SE NOMME MORTIMER ? N'ESSAYEZ PAS DE MENTIR, VOUS ETES REPERES !



(A suivre.)

« Les Editions du Lombard » 55, Rue du Lombard, Bruxelles.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez
Editeur-Directeur : Raymond Leblanc 79, Rue Picard, Bruxelles.